

## Historiens de l'art et collectionneurs

---

**Marie TCHERNIA-BLANCHARD, Dans l'œil d'un chasseur. Charles Sterling (1901-1990), historien de l'art, Dijon, Les Presses du Réel, 2022, 24 cm, 393 p., nb. fig., en coul., index – ISBN : 978-2-37896-181-7, 30 €**

(Collection « Œuvres en sociétés »)

Au début des années 1990, l'une des nombreuses innovations culturelles du projet du « Grand Louvre » fut de produire une série de documentaires sur plusieurs figures marquantes de l'histoire de l'art. Les « Entretiens du Louvre » permirent ainsi de donner des visages – certes tous masculins – aux différentes facettes de la discipline. Il y avait « l'italianissime » Federico Zeri, le très français André Chastel et le *so british* Francis Haskell : soit un « connoisseur », un tenant de la « culture de la Renaissance » et l'un des premiers historiens du goût. Quelques émigrés célèbres, comme Jurgis Baltrušaitis ou Richard Krautheimer, punctuaient cette galerie de portraits, tandis qu'un protagoniste – Charles Sterling – était un peu tout cela à la fois : Polonais et Français (et même longtemps New-Yorkais), conservateur et universitaire, connoisseur et très attaché à une histoire de l'art culturelle dans le sens burckhardtien. Dans son livre consacré à l'historien de l'art, paru en 2022, Marie Tchernia-Blanchard se place explicitement – dès son titre – dans la lignée de ce documentaire, intitulé *Charles Sterling. Un chasseur dans la nuit médiévale*.

Issu de la thèse de doctorat soutenue par la chercheuse à l'Université de Lorraine en 2016, l'ouvrage revendique appartenir au genre des biographies intellectuelles, suivant en cela un fameux livre d'E.H. Gombrich consacré à Aby Warburg. On peut comprendre un tel choix quand le protagoniste étudié est principalement resté à sa table de travail, sans vivre par ailleurs d'événements marquants (ce qui n'est pas tout à fait le cas de Warburg), mais ce parti-pris laisse le lecteur sur sa faim quand il s'agit d'une existence aussi romanesque que celle de Charles Sterling. On n'apprendra ainsi que des bribes de la vie privée de l'intéressé, quand bien même certains de ses choix intellectuels n'ont pu qu'être influencés par sa situation personnelle, à

commencer par son douloureux exil durant la Seconde Guerre mondiale.

Le livre apporte néanmoins nombre d'éclairages sur la jeunesse jusqu'alors peu connue de l'historien de l'art, né à Varsovie en 1901. Après avoir brièvement combattu pour l'indépendance polonaise à la fin de la Première Guerre mondiale, Sterling part étudier l'histoire de l'art à la Sorbonne. C'est là qu'il aura la révélation des cours d'Henri Focillon, qui devaient le marquer sa vie durant. Il ne s'orientera pas vers une carrière universitaire (du moins pas tout de suite) : le voilà bientôt « attaché temporaire » au musée du Louvre, où il rédige toutes sortes de notices des catalogues produits à l'époque. Pendant dix ans, son institution ne daigne pas lui fournir de traitement, une précarité coutumière pour les jeunes chercheurs à l'époque mais qui fut si longtemps entretenue du fait des origines étrangères de l'intéressé, naturalisé français en 1934.

Par son travail assidu de « catalogueur », Sterling révolutionne un type de publications scientifiques qui n'avaient pas été produits avec autant de soin jusqu'alors. L'exposition sur les *Peintres de la réalité*, organisée en 1934 à l'Orangerie des Tuileries est son premier fait de gloire. Elle révèle au grand public l'existence d'une veine réaliste de la peinture française du XVII<sup>e</sup> siècle, marquée par des figures oubliées comme Georges de La Tour ou négligées comme les frères Le Nain. Marie Tchernia-Blanchard revient en détail sur la genèse de l'événement, tout autant redevable à Sterling qu'à Paul Jamot, conservateur au Louvre à l'époque. L'autrice n'élude pas les aspects dérangeants des positions de son protagoniste, comme l'insistance à trouver un « instinct de race » (p. 85) commun à tous les peintres français, des (soi-disant) Primitifs à Cézanne. Dans l'insistance de Sterling à souligner la faculté des Français « d'attirer chez eux les étrangers et de les transformer en peintres français » (p. 87), ne faut-il pas lire aussi une grande part d'autobiographie ?

Ces questions vont brutalement rattraper l'historien de l'art. Après la défaite de juin 1940 et l'instauration du régime de Vichy, les Juifs sont chassés de l'administration française. Sterling tente plusieurs recours, mais ne peut empêcher l'année suivante son renvoi du musée du Louvre. Publier sous pseu-

donyme ne suffit plus : il faut partir. Comme beaucoup d'autres, sa destination sera l'Amérique, non pas l'université mais le Metropolitan Museum of Art de New York. Francis Henry Taylor, le directeur du Met, avait connu Sterling à la Sorbonne au temps des cours de Focillon ; en l'engageant pour écrire le catalogue des peintures françaises, il peut aussi contrer l'influence de la diaspora germanique, trop influente à ses yeux. L'étude de M. Tchernia-Blanchard des premiers catalogues new-yorkais de Sterling est exemplaire, l'historien de l'art faisant autant montre d'érudition que de prudence, n'hésitant pas à s'attirer quelques foudres quand il osera débaptiser un célèbre portrait attribué à David (celui de Charlotte du Val d'Ognes, dont l'attribution est encore discutée aujourd'hui).

À la fin du conflit mondial, Sterling revient à Paris mais garde un pied à New York : pendant plusieurs années, il va occuper des responsabilités autant au Louvre (qui l'a enfin titularisé en tant que conservateur) qu'au Metropolitan. Cette situation inédite ne va pas sans conflits d'intérêts. Les catalogues promis au Met n'avancent plus, Francis Henry Taylor perdant peu à peu patience. Mais ce sont surtout les rapports de Sterling avec le marché de l'art qui posent question : conseille-t-il plutôt le Louvre, le Met, d'autres acheteurs ou même des marchands ? D'aucuns s'insurgent, comme Georges Isarlo dans *Combat*. Si certaines attaques sont injustifiées, M. Tchernia-Blanchard montre aussi l'ambiguïté de son protagoniste, qui peut se moquer ouvertement d'un marchand (Marshall Spink) quand il travaille en fait pour lui en sous-main. La sortie de France de la *Diseuse de bonne aventure* de Georges de La Tour et son achat par le Metropolitan Museum vont déclencher un scandale national dont beaucoup ne sortiront pas indemnes. Germain Bazin quittera la direction du département des peintures du Louvre ; quant à Sterling, il choisira d'être professeur à la New York University.

C'est dans la seconde partie du livre que le projet de « biographie intellectuelle » prend véritablement tout son sens, M. Tchernia-Blanchard détaillant avec soin les argumentations scientifiques, toujours plus précises, de son sujet d'étude. Que Sterling ait été un génie de la synthèse, comme on a pu le dire d'André Chastel, voilà qui ne fait aucun

doute : après les *Peintres de la réalité*, son second coup d'éclat en matière d'exposition sera celle consacrée en 1952 à *La nature morte de l'Antiquité à nos jours*, et dont le catalogue et un livre attenant font encore référence aujourd'hui (on aurait aimé lire les points d'achoppement avec la récente exposition du Louvre sur *Les Choses*, organisée par Laurence Bertrand Dorléac, la directrice de la collection dans laquelle paraît le livre). Sterling va pourtant s'écarter d'une telle veine à la suite d'un projet avorté de livre sur la peinture du XV<sup>e</sup> siècle en Europe du Nord prévu pour la *Pelican History of Art* dirigée par Nikolaus Pevsner. Il n'en restera que quelques brouillons, mais surtout des recherches plus spécialisées qui seront publiées sous la forme d'articles, dont le brillant *Jan van Eyck avant 1432*, paru en 1976 dans la *Revue de l'art*.

Dès lors, Sterling approfondira sans relâche ses recherches sur la peinture médiévale, principalement française, tirant de l'oubli des maîtres de premier plan comme Jean de Beaumetz, Josse Liferinx ou Jean Perréal, voire des foyers de création qui n'avaient que peu été étudiés (ainsi de la Savoie). Les grands artistes comme Jean Fouquet ne sont pas en reste, tandis que l'attribution à Enguerrand Quarton de la *Pietà de Villeneuve-lès-Avignon*, aujourd'hui au Louvre, constitue un fil rouge des études de Sterling. L'analyse détaillée de M. Tchernia-Blanchard permet de voir combien l'apport scientifique de l'historien de l'art reste actuel ; seul son dernier ouvrage, *La Peinture médiévale à Paris*, sera rapidement dépassé par les recherches de ses plus proches suiveurs, Nicole Reynaud et François Avril. Outre les plus jeunes, Sterling a toujours aimé se confronter aux meilleurs chercheurs de son temps : dans le livre, il est précieux de suivre ses joutes avec Erwin Panofsky ou avec Otto Pächt. Quant à ses rapports avec Roberto Longhi, ils ne se limitent pas à des débats attributionnistes. Quand Sterling revendique qu'une œuvre d'art est toujours en relation avec une autre (p. 96), on pense immédiatement au célèbre éditorial inaugural de la revue *Paragone*, publié par Longhi en 1950.

De manière générale, on ne saurait trop conseiller la lecture de cet ouvrage sur l'une des figures les plus fascinantes de l'histoire de l'art du XX<sup>e</sup> siècle.

Neville Rowley